

Amazones; le temple où Calliphon de Samos avait peint Patrocle se préparant au combat au milieu des femmes qui le revêtaient des armes d'Achille, où Apelles, dans son Alexandre lançant la foudre, avait fait la main du conquérant si vivante, qu'elle semblait sortir du tableau. Ce chef-d'œuvre fut payé, dit-on, un million de francs, et les pièces d'or le couvrirent en entier. Tout cela était sous les portiques intérieurs entourant le *Naos*.

Dans le *Naos*, dont la toiture de cèdre était soutenue par huit colonnes de jaspe vert avec chapiteaux et bases de marbre blanc sculpté, étaient suspendus les nombreux ex-voto des rois et des grands hommes. Alexandre, le célèbre chanteur de Cythère, était venu sur ses vieux jours y déposer son psaltérion, n'admettant pas que l'admirable instrument pût jamais servir à d'autres artistes que lui, qui s'estimait sans rivaux dans le présent et dans l'avenir. Au fond et derrière l'autel, œuvre incomparable de Praxitèle, entre deux rideaux de pourpre relevés jusqu'à la voûte, on voyait une statue grotesque, plus asiatique que grecque, dont la tête, assez mal définie sous une coiffure égyptienne, était surmontée d'un signe symbolique; de son sein pendaient d'innombrables mamelles, tandis que le bas du corps, enveloppé d'une étoffe d'or, était parsemé d'animaux finement brodés. Ses deux mains s'appuyaient à droite et à gauche sur une sorte de trident, ou une chaîne mystérieuse. C'était Artémis, Diane, la Grande Déesse tombée du ciel, et le monde entier venait la vénérer. Au fond



Statue de Diane d'Éphèse.



Temple et statue de Diane.

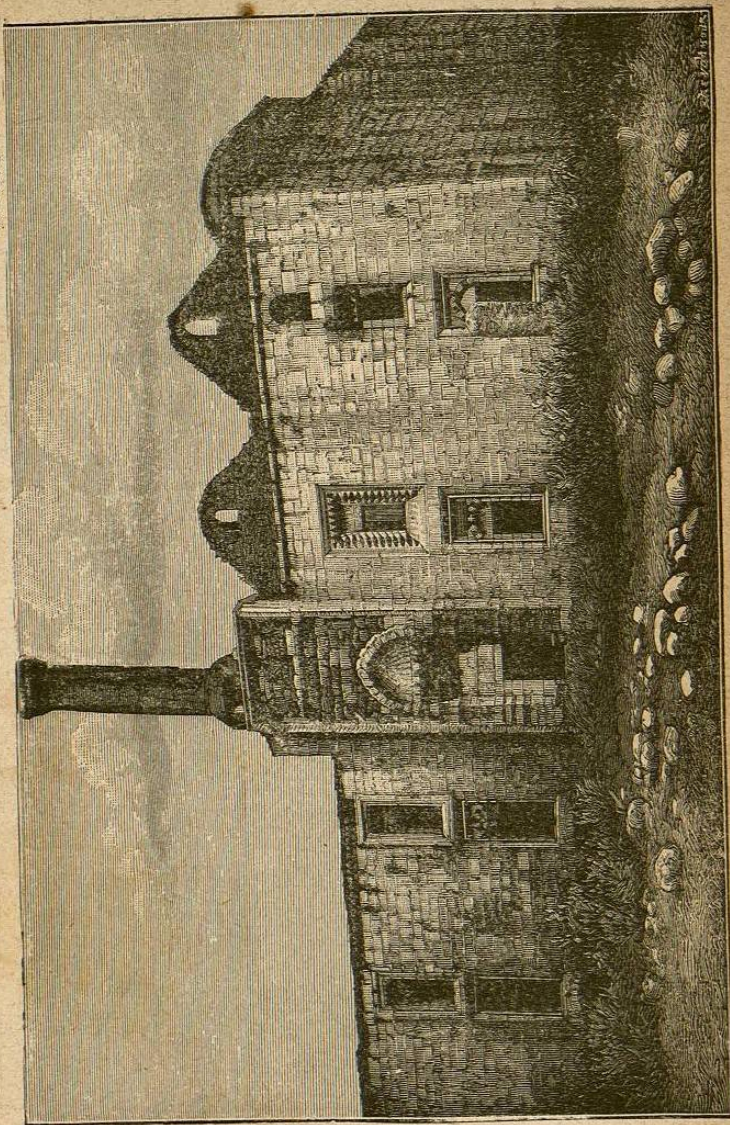
du *Naos* se trouvait le lieu le plus saint de l'Asie et de la terre. Les rois y faisaient déposer leurs plus précieux trésors, et nul n'aurait osé forcer la porte de l'inviolable asile.

Que sont devenues ces splendeurs du passé? Au milieu de marbres affreusement morcelés et sur lesquels coassent des grenouilles sans nombre, un ou deux fragments de colonnes sont encore debout sur leur socle ébréché. D'autres, avec leurs fines cannelures, gisent dans la boue. Quelques débris du mur de la cella sont visibles; mais tout a été si cruellement traité par le temps, les barbares et plus récemment les Anglais, que notre bonne volonté, si soutenue qu'elle soit par les indications de l'antiquité, demeure impuissante à reconstituer le merveilleux édifice. Faut-il le dire? je m'en éloigne, demeurant, malgré moi, très perplexe sur la valeur définitive des affirmations de M. Wood. Si la mer est jamais venue jusqu'ici, pourquoi ces routes antiques traversant la plaine vers le nord? Si elle n'y venait pas, comment a-t-on pu dire que les navigateurs voyaient le temple d'abord et la ville ensuite? Si le temple fut dans la ville même, comment expliquer le passage où Hérodote raconte que les Éphésiens, attaqués par Crésus, consacrèrent leur cité à Diane en attachant au temple un cordage qu'ils tendirent jusqu'à leurs murailles, sur un espace de sept stades? Peut-on supposer qu'il y ait jamais eu douze cents mètres environ entre le marais où nous sommes et la cité? Oui, si à cette époque Éphèse fut toute au pied du Coressus. Mais

alors pourquoi bâtir vers l'orient le temple, qui avait sa place toute naturelle à l'occident, en avant de la ville et vers le port? Plus que jamais je soupçonne que des fouilles sur des points plus rapprochés de la mer pourraient ménager à la science de singulières surprises. Qu'avait à faire au théâtre la fameuse inscription du temple qu'on y a trouvée? Peut-être le dernier mot sur la topographie d'Éphèse n'a-t-il pas été dit. Dans la thèse de M. Wood, il faut admettre que l'ancienne ville, groupée autour du temple et du port, occupa la hauteur du château, le village d'Ayasolouk et enfin la plaine que nous avons traversée pour aller du village à la porte de Magnésie.

La mosquée du sultan Sélim, qui est sur notre chemin en regagnant la voie ferrée, fut bâtie, selon la tradition, sur une très ancienne église consacrée à la sainte Vierge. Nous serions donc devant les restes de la fameuse cathédrale que l'évêque Memnon offrit pour la réunion du concile d'Éphèse et qui, reconstruite plus tard par Justinien, fut embellie de marbres enlevés aux temples païens. Il s'en retrouve encore des fragments nombreux et des plus remarquables dans la belle mosquée. Il y aurait même de curieuses inscriptions à relever dans cette enceinte que le temps dégrade tous les jours. La toiture s'est effondrée dans un tremblement de terre. Un minaret, frêle et misérable colonne de briques, se dresse à moitié détruit vers l'entrée principale de l'édifice. Aucun muezzin n'y monte plus, car la mosquée est aban-

Vol. III, p. 150.



Mosquée et ancienne église à Ephèse.

donnée depuis longtemps. Nous foulons certainement ici de grands souvenirs chrétiens, et pas un signe sur la pierre, pas un mot dans l'histoire pour nous renseigner! A quelque distance de la mosquée une porte, par laquelle on monte au château d'Ayasolouk, s'appelle la *porte de la Persécution*. Au versant nord de la colline, il y a des tombeaux vides. Le site est absolument désolé. Ce château lui-même, qui de loin nous avait paru si radieux sur ses soubassements de terre rouge, n'est de près qu'une hideuse ruine. Le P. Ollivier a raison de dire, dans une charmante brochure que j'ai lue en venant : « L'Orient est coutumier de ces mirages où tout paraît s'animer et vivre, à condition que l'on reste à la distance requise pour l'illusion. » De ce point culminant où l'étendard du Prophète a flotté, où Tamerlan et d'autres devastateurs sont passés, j'aime, en regardant la plaine hérissée de ruines, à méditer sur le rôle qu'Éphèse a joué dans nos origines chrétiennes. C'est à ce point de vue qu'elle nous offre surtout un réel intérêt.

Par cette mer où le soleil va se coucher bientôt, Paul arriva avec Priscille et Aquilas. Une des maisons aujourd'hui enfouies sous le sable les reçut, et dans la synagogue il annonça Jésus-Christ. Cette fois le vaillant ouvrier de l'Évangile ne fit que passer, il avait d'autres projets; mais il laissa aux deux Juifs, faiseurs de tentes, qu'il avait amenés, le soin d'entretenir l'étincelle sacrée. Quand Apollon, un Alexandrin puissant en œuvres et en discours,

vint à Éphèse, Priscille et Aquilas se chargèrent, en effet, de l'instruire et de le diriger sur Corinthe, autre centre important à évangéliser. Apollon y alla et y fit des prodiges. Comme les hommes n'étaient rien alors, et comme le Maître était tout ! De ce nouveau et puissant lutteur pour la vérité, de ses œuvres, de ses discours si éloquents, nous ne savons à peu près rien. Comme ces ruines que nous remuons inutilement du pied, l'histoire apostolique a son mutisme désolant.

Auprès de ces cours d'eau qui sillonnent la plaine, Paul, revenant de prêcher dans les hautes provinces d'Asie, baptisa du baptême de Jésus-Christ ceux qui n'avaient reçu que le baptême de Jean. Il est passé, il s'est assis, il a souffert, il a pleuré, il a prié, il a prêché sur ces pierres que je regarde. Dans l'un des deux gymnases que nous avons visités, au sud ou au couchant du Pion, il occupa la chaire du philosophe ou du rhéteur Tyrannos, et pendant deux ans il y donna des conférences aux disciples et aux curieux qui voulaient l'entendre. Pourquoi une main chrétienne n'a-t-elle pas gravé sur quelque bloc indestructible : « Paul a enseigné ici ? » Cela valait mieux que tant d'inscriptions honteusement serviles en l'honneur de Césars aussi méprisables que Caracalla et Héliogabale. Or ces fous furieux eurent ici des temples. C'est dans l'une de ces rues, où croissent de gigantesques chardons, que les fils du juif et prince des prêtres Scéva voulurent, sans être chrétiens, imiter Paul et chasser les démons au

nom de Jésus-Christ. Le démoniaque se jeta sur les faux exorcistes, déchira leurs vêtements, et la foule stupéfaite vit en tremblant les deux imposteurs s'enfuir presque nus et couverts de blessures. C'est alors que sur le Forum, et aux yeux de tout le peuple désabusé, les partisans de la magie brûlèrent solennellement leurs livres et maudirent les sortilèges impuissants qu'Apollonius de Tyane venait peut-être de leur recommander. Sur le forum des marchands, non loin du théâtre, l'orfèvre Démétrius souleva les gens de son métier contre Paul, qui ruinait le culte de Diane et, par une très naturelle conséquence, le commerce de ceux qui vendaient ou fabriquaient de petites reproductions de son temple et de sa statue. Entendez-vous ces cris de la foule ameutée : « La grande déesse des Éphésiens ! La grande déesse ! » On se précipite tumultueusement sur l'Agora. Deux Macédoniens, Gaïus et Aristarque, disciples de Paul, sont saisis et trainés au théâtre. Paul vole à leur secours. Il est le bon pasteur qui veut défendre ses brebis. On le retient. Quelques Asiarques, édiles délégués par les villes de la province d'Asie pour présider aux jeux publics, lui font dire de ne pas se présenter, c'est le moyen d'apaiser plus sûrement la tempête. Ce sont des amis et probablement des disciples, il les écoute. Cependant l'agitation populaire atteint les proportions d'une émeute. Les Juifs, pour séparer leur cause de celle des chrétiens, poussent à la tribune l'un d'entre eux nommé Alexandre. Aux premiers mots qu'il prononce, les cla-

meurs recommencent plus violentes que jamais : « La grande déesse des Éphésiens ! » hurle la foule sans se lasser deux heures durant. Le Grammateus, peut-être celui dont nous lisions tout à l'heure le nom sur les ruines du théâtre, se présente. Ce greffier ou secrétaire public est un grand personnage. Il parle et on l'écoute. Le tumulte s'apaise, mais Paul partira pour conjurer la persécution. Il n'est pas sûr qu'il soit jamais revenu à Éphèse.

Tychique, Trophime et Onésiphore, cet ami fidèle qui était allé chercher l'Apôtre jusqu'à Rome, et n'avait pas rougi de ses fers, ont vécu ici. Timothée y fut le modèle des évêques. Jean, l'apôtre bien-aimé, y vint à son heure avec la mission de combattre les hérésies naissantes que Paul avait si vigoureusement dénoncées. La bienheureuse Vierge Marie l'y suivit, et avec elle arrivèrent peut-être ces saints personnages, Madeleine, Philippe le diacre, ses filles et d'autres mentionnés par la tradition, qui contribuèrent à créer dans la province d'Asie un foyer de vie chrétienne plus intense qu'à Antioche.

Dès la fin du premier siècle, tout le pays est couvert d'églises florissantes et parfaitement organisées. Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie, Laodicée, sans parler de Colosses, d'Hiérapolis et des autres, formaient autour d'Éphèse une brillante couronne, et Jean les visitait pour les préserver de l'hérésie et leur prêcher la sainte charité. Ici il eut pour disciples Ignace, Polycarpe, Papias, et pour adversaires Cé-

rinthe et les premiers représentants du Docétisme. Ici on demanda au Voyant de l'Apocalypse de dicter, avant de mourir, celui de nos évangiles où l'âme du Maître s'est le mieux révélée dans sa suavité et sa profondeur. Et quand le vieux père ne marcha plus, quand ses yeux se couvrirent de ténèbres, quand il fut incapable de longs discours, ici même il se faisait porter sur une litière à l'assemblée chrétienne pour y redire de sa voix défaillante ces mots résumant pour lui le christianisme : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » La charité fraternelle, c'était la grande, la première, l'indispensable vertu évangélique. O vrais disciples du Maître, où êtes-vous ? Et quand il sentit venir la mort, dit saint Augustin, il se fit creuser une tombe, et quand elle fut prête, il voulut y être couché. Là, plein de sérénité et de confiance, il ferma doucement ses yeux et s'endormit pour toujours. Ce tombeau était hors la ville, sur une colline rocheuse nommée Libate, peut-être là même où nous sommes maintenant, car il est possible que l'église, bâtie par Justinien sur un premier sanctuaire, ait servi d'assiette au château fort d'Ayasolouk. Longtemps les pèlerins recueillirent sur la tombe du disciple bien-aimé une poudre, sorte de manne miraculeuse qui y renaissait sans cesse<sup>1</sup>, comme si la suavité de cette âme avait voulu se survivre pour guérir encore des malades et convertir les incroyants. Cette douce auréole, que l'Église a placée et que de pieux récits, con-

<sup>1</sup> S. August. *In Joh.*, cxxiv.

servés par Eusèbe, ont maintenue autour de la tête de Jean, a un charme à part. Elle ne ressemble en rien à celle qui caractérise la physionomie de Pierre et de Paul. Dieu me donnera-t-il d'esquisser plus tard ces puissantes et admirables personnalités? J'en serais bien heureux. J'aime à me représenter le théologien du quatrième Évangile jouant avec sa perdrix apprivoisée, le Voyant de l'Apocalypse allant se livrer au jeune bandit que dans sa tendresse il voulait ramener à Jésus-Christ, le *Fils du tonnerre* gourmandant l'hérésiarque qu'il rencontre à la salle des bains. Tout cela a un cachet délicieusement humain dans l'histoire si divine des temps apostoliques; et volontiers j'oublie la mort et les ruines qui m'entourent pour laisser pieusement flotter mon âme au milieu de ces souvenirs.

Timothée eut son tombeau près de celui de Jean. Madeleine, d'après le patriarche Modeste<sup>1</sup>, serait aussi venue à Éphèse avec la sainte Vierge pour y mourir; comme si la pécheresse convertie avait cherché sa meilleure consolation auprès des deux êtres les plus calmes et les plus purs du cercle apostolique, ou si l'amie de Jésus avait voulu le retrouver après sa mort dans ceux qui lui avaient été particulièrement chers pendant la vie. La montagne sur laquelle furent le tombeau et l'église de Madeleine s'appelait Quiléon. C'est de là que,

<sup>1</sup> V. dans Photius la première des *Homélies* de saint Modeste, patriarche de Jérusalem en 632, et Grégoire de Tours, *De Gloria mart.*, c, xxx. Cette tradition contredit celle qui est généralement reçue parmi nous, et dont j'ai parlé ailleurs.

d'après Cedrenus, Léon le Philosophe prit ses restes pour les transporter à Constantinople.

Et le tombeau de la Vierge, où fut-il? Les Pères du troisième concile œcuménique le supposent à Éphèse, peut-être même dans l'église où ils étaient assemblés. L'auguste synode se tint, en effet, dans la cathédrale, dédiée à la très sainte Vierge; or, à l'époque où cette église avait été bâtie, on n'élevait de sanctuaire aux grands serviteurs de Dieu que sur leur sépulture ou sur leurs reliques. Pourquoi donc cette antique tradition, que je félicite l'archevêque de Smyrne de vouloir renouer, — il vient d'inaugurer ici des pèlerinages annuels, — est-elle demeurée muette pendant quatorze siècles? Parce qu'il ne s'agissait que d'un tombeau vide? C'est possible. Parce que la ruine définitive d'Éphèse offrit au patriarche de Jérusalem une belle occasion de faire prévaloir ses prétentions? C'est probable. Quoi qu'il en soit, c'est dans la vieille cathédrale que la voix de l'Église, condamnant Nestorius, acclama Marie mère de Dieu, Θεοτόκος, définissant dans l'unité de la personne du Fils la gloire incomparable de la Mère. Oui, près du temple détruit de la Diane d'Éphèse, et appuyés peut-être contre les colonnes mêmes qui l'avaient orné, les Pères de l'Église saluèrent une autre femme, non pas déesse, ce n'était qu'une simple créature, mais, par la grâce d'en haut, mère d'un fils qui était Dieu, et dès lors puissante comme une mère auprès de ce fils tout-puissant, compatissante comme une mère vis-à-vis de sa

filles, l'humanité prévaricatrice. Artémis était, pour les païens, la force qui donnait la vie à la nature, Marie est pour nous la femme qui, après avoir donné le salut au monde, coopère encore par sa médiation, non pas nécessaire, mais obligeante, à la résurrection des âmes. Où est Artémis? Vous, ô Marie, vous êtes sur toute lèvre, dans tout cantique d'amour, dans tout cri du pécheur, dans le premier murmure de l'enfant et dans la prière émue du vieillard. Éphèse, la gardienne ou la balayeuse du temple, *νεωκόρος*, comme tu t'appelais, tu n'as gardé ni le temple, ni la déesse, ni Marie, ni Jésus-Christ, ni toi-même. Quel effort surhumain il faudrait pour te ressusciter! Le temps et les hommes, lassés de tes folies, de ton immoralité, de tes crimes, malgré tes vieilles gloires, t'ont jetée à la fosse. Tu ne t'en relèveras plus.

Barba-Nicola nous ramène à la station. L'hôtelier Karpouza veut avoir notre nom sur son fameux registre. Le train nous emporte. Quelle bonne journée!

Smyrne, vendredi 4 mai.

Notre enthousiasme d'hier nous a fait commettre une lourde faute. Au lieu de nous complaire dans le souvenir de ce que nous avons vu, il fallait surtout songer à ce qui nous restait à voir. N'étions-nous pas au cœur de cette province d'Asie dont

le rôle fut si considérable dans l'histoire des origines chrétiennes?

Au lieu de rentrer à Smyrne, nous aurions dû prendre le train pour Balachick, y coucher, et de là voir, le lendemain, Magnésie près du Méandre, avec ses belles ruines du temple de Diane Leucophrène. Moins vaste et moins riche en objets d'art que celui d'Éphèse, il lui était, au dire de Strabon, supérieur par l'harmonie de l'ensemble et l'ingénieuse disposition du sanctuaire. Il fallait visiter les restes de vieilles églises qui abritèrent ces chrétiens auxquels saint Ignace le Martyr écrivit ses plus pressants encouragements. C'est à Magnésie que Thémistocle s'empoisonna quand Artaxercès, auprès duquel il s'était retiré, voulut le mettre en demeure de faire la guerre à son ingrate patrie. De la montagne qui domine la vallée du Méandre la vue s'étend jusqu'à Priène et Milet.

Nous serions arrivés ensuite à la station d'Aïdin pour visiter le plateau de Tralles, où trois arches encore debout sont peut-être les restes de l'enceinte où furent lues jadis les épîtres des Pères apostoliques, celle de saint Ignace en particulier. Mais le groupe absolument digne de notre intérêt était celui des trois villes près du Lycus, Laodicée, Colosses et Hiérapolis, évangélisées par les disciples de Paul, et en particulier par Épaphras, dont le grand apôtre a loué les glorieux labeurs.

De Laodicée, il reste le stade, le théâtre, dont les sièges de marbre sont soutenus par des griffes de lion, et l'amphithéâtre. C'est la dernière des sept